Trentième Année. — N° 158 — UN NUMÉRO : 15 CENTIMES. — DIMANCHE 7 JUIN 1885

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

PRIX DE L'ABONNEMENT
Roubaix-Tourcoing : Trois mois, 13 fr. 50. — Six mois, 26 fr. — Un an, 50 fr.
Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne : Trois mois, 15 fr.
La France et l'Etranger, les frais de poste en sus
Le prix des abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
17, RUE NEUVE, 17
Directeur-gérant : ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS ET ANNONCES :
RUE NEUVE, 17, A ROUBAIX. — A LILLE, RUE DU CURÉ-SAINT-ÉTIENNE, 9 bis.
Paris, chez MM. HAVAS, LAFFITE et Cie, *place de la Bourse*, 8, *et rue Notre-Dame-des-Victoires*, 34
*Bruxelles, à l'*OFFICE DE PUBLICITÉ

ROUBAIX, LE 6 JUIN 1885

LES NOUVEAUX MASSACRES DE CHRÉTIENS
AU TONKIN

Nous publions plus loin une lettre de Mgr Puginier, évêque du Tonkin, annonçant que les Pavillons-Noirs et des bandes de rebelles recommencent à ravager les villages chrétiens des provinces de Son-Tay, Hong-Hoa et Tuyen-Quan. Les habitants, pour éviter les massacres, sont obligés de se réfugier dans les postes occupés par les garnisons françaises. A la date du 13 avril, 30 chrétientés étaient détruites.

Voilà, on en conviendra, un singulier état de paix ! Est-il possible d'ajouter la moindre foi aux désirs pacifiques de la Chine, alors que le sang coule de tous côtés et qu'à l'abri de l'armistice, les bandits ravagent les provinces où nos soldats, retirés dans quelques garnisons, sont réduits au rôle de spectateurs de ces massacres ?

De deux choses l'une : ou la Chine est impuissante à se faire obéir des Pavillons-Noirs, et alors le traité en élaboration devient une duperie; ou la Chine est complice des crimes commis, et alors les négociations entamées ne sont qu'un nouvel acte de fourberie.

On remarquera, en outre, que pas un mot n'a été dit de ces nombreux massacres, dans les dépêches officielles communiquées à la presse. Le gouvernement français ne pouvait pas, cependant, les ignorer.

Mais c'est un parti-pris de dissimuler la vérité et d'accréditer l'opinion que tout est pacifié, apaisé au Tonkin. La concentration des forces républicaines exige la suppression de renseignements, qui prouveraient aux moins clairvoyants que, comme nous le disions hier, loin d'être fini, tout est peut-être à recommencer.

Les électeurs ne sont pas mieux informés par M. Brisson que par M. Ferry. Nous comprenons qu'hier le président du conseil se soit opposé à la demande de mise en accusation de l'homme dont il continue les fautes et dont il doit être le protégé parlementaire, sous peine d'être renversé du pouvoir.

Les dépêches de M. Thomson, sur la situation du Cambodge et de la Cochinchine, répondent aux desseins du ministère, qui ne veut pas reconnaître que notre situation en Extrême-Orient ne se dénouera point par le second traité de Tien-Tsin. Le *Temps* trouve cependant cet « optimisme » exagéré et ne « croit guère à la pacification complète que l'on annonce ».

Il estime qu'il faut du temps, « beaucoup de temps et une grande énergie pour pacifier » des populations qui abandonnent les travaux des champs, afin de se lancer dans les aventures de piraterie. L'expérience justifie ces appréhensions.

Donc, à l'heure actuelle, la paix s'annonce par des massacres, le pillage et l'incendie au Tonkin comme au Cambodge et sur la frontière de nos possessions de Cochinchine.

Est-ce là le « pied amical » dont parlaient les télégrammes de M. Patenôtre ?

Pendant que la république laïcise les hôpitaux, les écoles, fait à l'Eglise, aux âmes, à la conscience de la France catholique une guerre ignoble, ameute les loges et le populaire contre les « classes dirigeantes », outrage Dieu et le Pape, et, en attendant mieux, déboulonne le Panthéon, nos classes dirigeantes s'amusent.

Hier matin, l'*Événement*, journal républicain, le *Gil Blas*, feuille pornographique, le *Gaulois* et le *Figaro*, feuilles des classes dirigeantes, nous parlaient, avec un grand luxe de détails, de la fête merveilleuse donnée par Mme la princesse de Sagan « au faubourg St-Germain ».

Au premier abord, nous avions pensé que cette locution était un peu ambitieuse et qu'il s'agissait d'une fête excentrique où figureraient à peine quelques noms connus. A peine, disions-nous, trouvera-t-on dans les listes que publieront les journaux, deux ou trois vrais noms d'autrefois, au milieu de tous les noms du Paris des viveurs, de la finance et de la politique. C'est qu'ayant l'amour de l'ancienne France, nous avons le respect des noms et des souvenirs qui constituent son héritage. Et ce n'est pas seulement avec surprise, c'est avec chagrin que nous voyons ces noms, qui furent autrefois des noms d'illustres serviteurs de la France, donnés aujourd'hui par des journaux dans un récit de carnaval, entre le scandale d'hier et la pièce nouvelle de demain.

Les rouges peuvent être tranquilles. Tant qu'à des journées révolutionnaires « comme celles de lundi », les classes dirigeante, répondront par des fêtes comme celles-ci, personne ne leur disputera sérieusement la puissance, et ils peuvent continuer à fouler aux pieds l'honneur et la fortune de la France.

Car c'est en masse que le monde élégant avait répondu à l'invitation « au bal des bêtes » de Mme la princesse de Sagan. Les journaux que nous venons de nommer semblent, dans leurs comptes rendus, passer en revue presque tous les noms du noble faubourg. Et, juste ciel, sous quels déguisements s'abritaient les porteurs de ces grands noms.

Des princesses costumées en cigales ou en abeilles; celle-ci en pélican, cette autre en tigresse; des marquises, des comtesses, des vicomtesses, des baronnes qui en hibou, qui en oiseau bleu, qui en chauve-souris, en chatte. Du côté des hommes, ce n'est pas moins fou. Des guerriers, des politiques, des écrivains, avec des têtes d'insectes, d'oiseaux, de bêtes à quatre pattes et même à cornes. C'était charmant. Et le *Figaro*, dans son enthousiasme, termine ainsi ses descriptions :

« On s'est interpellé toute la nuit de la façon la plus pittoresque. — Hé ! la perruche ! — T'es bien chouette ! — Va donc, buse ! — Oh ! c'te dinde ! — Bê ! bê ! — Hou ! hou ! — Coin ! coin ! — Hi ! han ! Hi ! han ! — Paie tes dettes ! — T'es encore un drôle d'animal ! — T'en es un autre ! »

Voilà qui est tout à fait distingué et qui donnera au peuple une grande idée de la supériorité des « aristocrates ». Notez que le *Figaro* et les autres journaux donnent en toutes lettres les noms de ces gentilshommes et des grandes dames.

UN RAPPORT DU GÉNÉRAL DE NÉGRIER

LE COMBAT DE LA PORTE DE CHINE

Le ministre de la guerre a reçu du général commandant le corps expéditionnaire du Tonkin, un rapport sur le combat de la Porte de Chine (Cua-Ai), 23 février 1885, qui vient d'être publié au *Journal officiel* et dont nous extrayons les passages les plus intéressants :

Difficultés d'approvisionnements

Dans ce rapport, le général de Négrier constate tout d'abord qu'il lui a été difficile de réunir, à Lang-Son, des approvisionnements suffisants pour partir avec six jours de vivre sur le sac.

La brigade ne possédait aucun moyen de transport lui permettant d'emporter d'autres vivres que ceux du sac. Chaque jour de retard permettait à l'ennemi de se renforcer et de s'organiser, tandis que l'effectif de la brigade, déjà très faible, diminuait sans cesse, par suite de l'augmentation du nombre des malades.

La brigade se met cependant en route le 21 février, et le 23, à 9 heures du matin, l'avant-garde signalait l'ennemi, fortement établi sur le terrain difficile où se trouve située

La « Porte de Chine »

La vallée s'élargit à 3 kilomètres de Dong-Dang. Cette petite ville est placée à la rencontre de deux vallées secondaires qui ouvrent, l'une la route de Chine au nord, l'autre le chemin de That-Ké au nord-ouest.

Entre ces deux routes est un massif de roches calcaires, dominant les vallées d'environ 200 mètres.

Un plateau raviné, que d'énormes blocs calcaires déchiquetés percent en différents endroits, forme la partie supérieure de ce massif, dont les murailles tombent à pic sur la vallée.

On ne peut accéder au plateau que par de rares brèches donnant passage à des sentiers en lacets, et par une brèche plus large, située au nord de Dong-Dang, à travers laquelle les terres éboulées forment rampe.

Les positions ennemies

La muraille calcaire se prolonge au nord-est jusqu'à deux kilomètres au delà de la Porte de Chine. La route de Chine suit le pied de la muraille. Le terrain à l'est de la route est fortement mamelonné et semblable à celui des environs de Lang-Son. A partir de Dong-Dang, la route suit, par conséquent, un défilé dont un flanc seulement est accessible.

Le plateau du massif calcaire formait le centre de la position de l'ennemi. Il était couronné par une série de tranchées-abris et d'ouvrages armés de canons Krupp, en arrière desquels se trouvaient de nombreux camps s'échelonnant dans la direction du nord.

La gauche de la position était formée par les redoutes et les camps fortifiés, tenant tous les pitons entre lesquels serpente la route de Chine.

La droite s'étendait au sud de Dong-Dang. Elle était couverte par un ruisseau encaissé et appuyée par trois redoutes.

Le combat

Vers midi, l'ennemi, qui se montrait de plus en plus nombreux vers sa droite, tente une attaque en poussant de grands cris, contre le mamelon qu'il prenait pour notre point d'appui de gauche.

En se développant, cette attaque présente le flanc au premier échelon, situé en arrière. Tombant ainsi sous des feux croisés d'artillerie et de mousqueterie, l'ennemi se disperse dans les ravins et il n'est plus rien tenté par lui dans cette direction.

A une heure, les attaques d'ailes des Chinois ont échoué.

Les Chinois en déroute

A ce moment, le général se décide à couper l'ennemi en deux, en lui enlevant sa position du centre. Le feu de l'artillerie est concentré sur le plateau calcaire. L'artillerie de l'ennemi qui, jusqu'alors, avait pris pour objectif l'échelon de droite, puis l'échelon du centre, est éteinte à deux heures.

Une crête, située au sud-est de la route de Chine, sur laquelle l'ennemi avait rangé en bataille un corps nombreux, est évacuée à la même heure.

Puis, les ouvrages situés à l'ouest de Dong-Dang sont canonnés d'abord, attaqués et enlevés ensuite par l'avant-garde.

A trois heures, les Chinois étaient séparés en deux fractions, dont l'une disparaissait sur le chemin de That-Ké, l'autre sur la route de Chine, et, à cinq heures, la brigade occupait la « Porte de Chine » et les forts qui la flanquaient des deux côtés.

Nos pertes

Dans cette région si difficile, la fatigue des troupes a été extrême.

Nos pertes ont été de 1 officier tué, M. le sous-lieutenant Portier, du 111e; un officier blessé, M. Bérard, capitaine à la légion étrangère.

Troupes : tués, 8 ; blessés, 14.

LA DÉSAFFECTATION DU PANTHÉON

L'*Anjou* publie une longue lettre que Mgr l'évêque d'Angers vient d'adresser à S. E. le cardinal Guibert, archevêque de Paris.

En voici la conclusion.

« Aussi, Monseigneur, ai-je le ferme espoir que la noble protestation de Votre Eminence portera ses fruits dans l'avenir. Ce n'est pas la première fois que la Révolution a cru tenir pour toujours cette église, objet de tant de luttes ; mais chacune de ces entreprises contre Ste-Geneviève a été suivie d'une éclatante réparation.

» Le mot de Saint-Paul n'a cessé de se vérifier pour l'humble vierge de Nanterre : *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia.*

» Peut-être même regrettera-t-on quelque jour d'avoir rendu notre tâche plus facile en agissant avec tant de précipitation; car ce qu'un simple acte administratif a pu faire, un autre pourra le défaire au même titre : cela me paraît de toute évidence.

» Comme en 1851, sans réaction violente, sans porter aucune atteinte à la mémoire des morts, les hommes qui auront l'honneur d'accomplir cet acte de justice remettront toutes choses dans l'état où une possession paisible et non interrompue de trente-quatre ans les avait laissées.

» Ces reliques de Sainte-Geneviève, devant lesquelles nous aimons à prier pour la patrie française, ils les replaceront sous les voûtes qui, dès l'origine, avaient été destinées à les recevoir. Cette croix abattue dans un moment d'oubli remontera au sommet sacré d'où elle dominait la capitale ; et le jour où nos prières auront obtenu cette réparation sera un jour de joie pour Paris et pour la France.

» Daigne Votre Eminence agréer l'hommage de mon profond respect et de mon affectueux dévouement.

» † CH. EMILE,
» Evêque d'Angers. »

La maladie de l'empereur d'Allemagne

Les détails suivants, que nous transmet notre correspondant de Berlin, empruntent un vif intérêt à la maladie qui met en danger les jours de l'empereur d'Allemagne :

Le véritable mal du vieux souverain, c'est son âge. L'empereur Guillaume est né le 22 mars 1797 : il est, par conséquent, dans le troisième mois de sa 89e année. Malgré la vigueur exceptionnelle de son tempérament, l'empereur est particulièrement sujet à deux sortes d'indispositions. Il a, d'abord, la gorge extrêmement sensible, ce qu'on attribue à l'épaisse cravate d'ordonnance en soie noire qu'il porte sous le collet de son uniforme militaire, depuis près de 80 ans. L'état de moiteur constante qui en résulte, met l'empereur à la merci du moindre courant d'air.

C'est ainsi que, le 15 mai, l'empereur fut saisi par le froid, en passant en revue, à Postadm, le bataillon d'élite composé de sous-officiers, qui est la pépinière des instructeurs de l'armée. Malgré le mauvais temps, le vieux souverain avait refusé d'accepter un manteau et avait assisté, pendant deux heures, aux exercices du bataillon.

Trois jours après, il était au lit, et le prince impérial devait écrire confidentiellement au roi des Belges, attendu à Berlin la veille de la Pentecôte, de contremander sa visite, car le malade n'eût pas manqué d'aggraver son état en voulant faire à son hôte, en dépit de la Faculté, les honneurs de sa capitale.

Cependant l'irritation de gorge ne tarda pas à disparaître. Mais, alors, l'empereur commit une nouvelle imprudence d'un autre ordre qui faillit entraîner les plus fâcheuses conséquences.

Guillaume Ier est de la race de ces Burgraves qui, aux jours de fête, s'attablaient sans sourciller, suivant le vers de Victor Hugo :

« Autour d'un bœuf entier, servi dans un plat d'or. »

Il est doué d'un vigoureux appétit et oublie, volontiers, surtout quand il se trouve en présence de son mets favori — la mayonnaise de homard — qu'un estomac plus qu'octogénaire exige certains ménagements.

C'est à la suite d'un de ces oublis — prolongé — que le vieil Empereur, après une nuit terrible, est tombé dans une prostration générale dont il n'a pu encore triompher.

Cet affaissement persistant, indice d'une diminution sensible d'énergie vitale, inquiète d'autant plus son entourage que, jusqu'à présent, les malaises auxquels l'empereur est sujet n'avaient jamais eu qu'un caractère passager, grâce à sa constitution vigoureuse, qui lui permettait de supporter, sans en être incommodé, des fatigues devant lesquelles eût reculé un homme de 40 ans.

On se rappelle, en effet, qu'au mois d'août dernier, lors de l'entrevue des trois empereurs, le monarque prussien se rendit d'une seule traite de Berlin à Skiernewice; que, de là, après trois jours de fêtes officielles (les plus fatigantes de toutes) et sans prendre un moment de repos, il alla aux bords du Rhin, où avaient lieu alors les grandes manœuvres, présider à cheval, au défilé de deux corps d'armée; après quoi, il exista encore à une grande fête, donnée en son honneur, par les artistes de Dusseldorff. Jusqu'à l'année dernière, l'empereur se rendait, chaque hiver, dans le Hanovre, soit à Letzingen, soit chez le comte de Stolberg, dans les montagnes du Hartz, où Gœthe a placé le sabbat de *Faust*; là on le voyait, malgré ses 87 ans, chasser le sanglier des journées entières, à pied, dans la neige, et passer la nuit dans des huttes de bûcherons. Ni l'âge ni la maladie ne semblaient pouvoir vaincre ce tempérament de fer. Pendant l'hiver de 1871-72, le contre-coup des fatigues de la campagne de France le mit si près du tombeau, que le prince héritier demandait au Reichstag, alors récalcitrant, de ne pas altrister les derniers jours de son père en repoussant les réformes militaires demandées par la Couronne.

Six ans plus tard, en 1878, l'empereur était grièvement blessé au cou par les chevrotines de Nobiling, et tout le monde le croyait perdu. Il se remit cependant de ces deux terribles épreuves.

Aujourd'hui, malgré des alternatives de mieux, les inquiétudes sont grandes, parce que la force de résistance du malade étant épuisée, l'abattement paraît prendre le dessus. L'empereur a dû quitter son cabinet de travail légendaire, situé à l'angle du palais impérial et où, de son fauteuil, par la fenêtre qui donne sur l'avenue des Tilleuls et domine la statue de Frédéric-le-Grand, il aimait à se montrer à la foule enthousiaste de ses sujets.

Il repose maintenant sur une chaise longue, dans une pièce contiguë à son cabinet, sur la façade qui regarde l'Opéra. C'est une sorte de vérandah, close par un treillis tapissé de vigne vierge, dont le rideau mobile tamise la chaleur et la lumière. Sa Majesté a trois médecins : le docteur de Lauer, médecin en chef de l'armée allemande, avec le grade de lieutenant-général, le docteur Leuthold, son favori, et, enfin, le baron Grimm.

L'empereur est l'objet des soins les plus empressés de la part de sa fille, la grande-duchesse de Bade.

Celle-ci a hautement déclaré qu'elle ne retournerait pas à Carlsruhe avant le complet rétablissement de son père. Aussi, les Allemands, qui adorent leur souverain, et adressent au ciel des prières ferventes pour sa guérison, attendent-ils, avec impatience, le départ de la grande-duchesse. Tout le monde, à Berlin, souhaite que le temps et l'état de l'empereur permettent de le transporter à Ems, où, depuis plus de vingt ans, il fait, chaque année, sa deuxième cure de printemps (la première a lieu à Wiesbaden, au commencement de mai).

Ce traitement, qui n'a été interrompu que deux fois, pendant les campagnes de 1866 et de 1870, a toujours eu la plus heureuse influence sur la santé de l'empereur.

Les eaux de Wiesbaden lui sont ordonnées pour les nerfs : celles d'Ems pour la gorge. Il complétait ces cures par des stations fréquentes à Coblentz, à Baden-Baden, à Mainau (île du lac Constance), et surtout à Gastein, où il semblait se retremper dans l'eau glacée des torrents. Il est convaincu que si les circonstances lui permettaient d'y recourir encore, cette médication énergique le rendrait capable de fournir encore une longue carrière.

Il circule, du reste, en Allemagne, une sorte de légende, aux termes de laquelle Guillaume Ier, dont le règne a déjà dépassé, en durée, deux des souverains les plus célèbres par leur longévité, atteindra, comme Massinissa, l'antique roi de Numidie, l'âge de 90 ans. Voici l'origine de cette croyance :

Lors de la célébration du 80e anniversaire de l'empereur, un journal raconta qu'un pasteur protestant d'Alsace, comparant les dates marquantes de la vie de Guillaume avec certaines indications de l'Apocalypse, était arrivé à cette conclusion, que le monarque allemand était prévu par les Ecritures, et qu'il accomplirait sa 90e année. Cet article, considéré d'abord comme une atteinte à la majesté impériale, a conquis, avec le temps, la valeur d'une croyance superstitieuse, que partage celui-là même qui en est l'objet.

Les flatteurs vont même plus loin : on raconte qu'un jour, le baron de Cohn, banquier de la Couronne, à qui Guillaume faisait part de cette sorte de prophétie, s'écria : « Ah ! sire, les Allemands ne céderont pas leur empereur au-dessous du pair ! » voulant exprimer, par là, qu'il attendrait la centaine. L'avenir nous apprendra qui, du pasteur ou du banquier, avait raison... à moins qu'ils ne se soient trompés tous les deux.

Quant à l'impératrice, elle souffre, depuis 40 ans, des suites de ses dernières couches, qui ont déterminé des désordres internes dont elle ne s'est jamais complètement remise.

UNE LETTRE DE Mgr PUGINIER

Voici quelques extraits d'une lettre adressée par Mgr Puginier, vicaire apostolique du Tonkin occidental, au directeur des Missions catholiques :

Hanoï, 13 avril 1885.

La mission du Tonkin occidental, si cruellement éprouvée depuis trois ans, passe en ce moment par une nouvelle crise.

Le district du Nord, formé des provinces de Son-Tay, Hong-Hoa, Tuyen-Quan, comprend six paroisses ayant une population chrétienne de douze mille âmes. Cinq de ces paroisses sont présentement ravagées par les Pavillons noirs et de fortes bandes de rebelles, qui font cause commune avec eux. Six prêtres ont dû se réfugier à Son-Tay pour échapper à une mort certaine.

L'un d'eux, curé de la paroisse de Hong-Hoa, a été arrêté, le 7 avril, à six kilomètres au sud de cette ville. Il fayait aussi devant les Chinois avec plus de trois cents femmes et enfants de sa paroisse, lorsqu'au passage de la rivière Noire, il est tombé entre les mains d'une bande qui les attendait. Cependant, les femmes et les enfants n'ont pas eu de mal ; les brigands, les voyant en guenilles, les ont relâchés, se contentant de garrotter le curé et son servant. Qu'ont-ils fait de ce prêtre, je l'ignore : je sais seulement qu'ils l'ont conduit dans un village occupé par les Pavillons noirs ; j'ai essayé de le faire racheter, mais, malgré la forte rançon que l'on offrait, nous n'avons pu obtenir sa délivrance.

Une trentaine de chrétientés viennent d'être détruites par les Chinois ; l'une d'entre elles, forte de mille âmes, a eu vingt personnes massacrées et une centaine emmenées prisonnières ; les autres ont perdu moins de monde. Les chrétiens sont en fuite, la plupart dans les montagnes et quelques-uns dans les villages païens où ils ont des connaissances. Un millier de femmes et d'enfants ont pu gagner Hanoï et Son-Tay ; la mission doit pourvoir à leur entretien, car la plupart sont venus les mains vides. Même les familles à l'aise n'ont rien pu emporter, elles auraient été certainement pillées en route et peut-être assassinées. Tout a été abandonné à la merci des ennemis, maisons, bestiaux, etc., pour avoir la vie sauve par une fuite précipitée.

On m'annonce la destruction de quatre autres chrétientés. Dans l'une, appelée Duc-Phong, chef-lieu de la province de ce nom, située à six kilomètres au-dessus de Hong-Hoa, les néophytes ont essayé de se défendre, mais ils ont dû céder devant un ennemi nombreux et bien armé. Plusieurs d'entre eux ont été blessés et se sont dispersés dans les forêts. La situation des chrétiens du district nord devient de plus en plus critique. Priez le bon Dieu pour notre mission !

Partout la guerre fait des désastres, mais en Europe, le mal est passager et restreint ; au Tonkin, elle est un fléau pour tout le pays et pour tout le monde, parce qu'elle entraîne avec elle le brigandage, l'incendie, les assassinats particuliers et souvent de grands massacres. Cependant, si toute la population en souffre, il est incontestable que les chrétiens sont particulièrement éprouvés. Les païens finissent par s'arranger avec l'ennemi, font cause commune avec lui et deviennent brigands à leur tour.

Mais nos néophytes n'ont d'autre ressource que la fuite et doivent sacrifier tous leurs biens pour sauver leur existence. D'ailleurs, il n'est pas rare de voir un petit hameau chrétien perdu au milieu des païens, pillé et brûlé, tandis que ces derniers n'ont aucun mal. Les Chinois et les bandes de rebelles soudoyés par les mandarins savent très bien faire la distinction, et ils n'ignorent pas que les catholiques sont les amis de la France.

Notre vie se passe dans la sollicitude, dans les alarmes, dans les plus vives anxiétés. Pas de semaine qui n'amène de nouveaux malheurs, pas de jours sans mauvaises nouvelles; tantôt, c'est une chrétienté persécutée, une paroisse entière bouleversée, souvent tout un district, formé de plusieurs paroisses, ravagé par des bandes de Chinois.

NOUVELLES DU JOUR

Les derniers moments de Victor Hugo

Paris, 5 juin. — Le *Monde* répond ce soir au *Rappel*, et relève les grossièretés qui lui ont été adressées par M. Lockroy.

Le même journal publie les explications de MM. les docteurs Vulpian, G. Sée et Desprès, que nous donnons plus haut, et ajoute :

« Ce n'est pas le lieu de discuter l'opinion de M. le docteur Desprès sur l'étendue du « secret médical. » Mais un point reste acquis : les libres-penseurs qui surveillaient l'agonie du malheureux poète, qui faisaient bonne garde autour de lui, comme la *Justice* n'a pas craint de l'écrire, lui ont systématiquement caché la démarche de Mgr Freppel et la lettre du cardinal Guibert.

» Nous condescendons à mettre les injures de M. Lockroy sur le compte du trouble que doit lui causer le remords d'une telle conduite. »

Le colonel Herbinger

Toulon, 5 juin. — Le lieutenant-colonel Herbinger est parti pour Paris, où il doit arriver ce soir.

Retour de M. J. Ferry à Paris

Paris, 5 juin. — M. et Mme Jules Ferry sont rentrés ce matin à Paris et se sont fait conduire à leur appartement de l'avenue de l'Alma.

Récompense méritée

Le *Journal officiel* publie le décret suivant, rendu sur la proposition du ministre de l'intérieur :

« Une médaille d'honneur en or de 1re classe est décernée, à titre exceptionnel, à M. Alexandre-Lazare-Eugène Carnat, officier de paix de la ville de Paris ; n'a pas hésité, le 24 mai dernier, lors de la manifestation du Père-Lachaise, à risquer sa vie pour défendre la cause de l'ordre et faire respecter le drapeau national. Grièvement blessé dans cette circonstance. »

Nous félicitons M. Allain-Targé d'avoir soumis ce décret à la signature du président de la République. C'est un acte de justice et presque un acte de courage.

La grève des tailleurs

Paris, 5 juin. — Dans la réunion que les ouvriers tailleurs grévistes ont tenue hier à la salle Lévis, il a été décidé que, seuls, les pompiers, c'est-à-dire les ouvriers qui travaillent à la journée, continueront à faire grève jusqu'à ce que les patrons se décident à leur accorder 0 fr. 90 de l'heure.

Mort du musicien Benedict

Paris, 5 juin. — Une dépêche de Londres annonce la mort de sir Julius Benedict, compositeur de musique bien connu.

La visite du roi des Belges à Berlin

Berlin, 5 juin. — La visite du roi des Belges à Berlin est ajournée à l'automne. Le prince impérial d'Allemagne a, dit-on, écrit à ce sujet une aimable lettre au roi, réclamant cet ajournement en raison des ménagements qu'exige l'état de convalescence de l'empereur Guillaume.

La maladie de l'Empereur Guillaume

Cologne, 5 juin. — On télégraphie de Berlin, le 4, à la *Gazette de Cologne* :

« Le *Moniteur officiel du gouvernement allemand* annonce que la convalescence de l'empereur suit un cours régulier et satisfaisant. »

Dans une dépêche de Berlin, en date du 4, la *Gazette de Cologne* constate que l'empereur s'est montré, le 3, à sept heures du soir, à une des fenêtres du palais. L'empereur était revêtu du costume militaire et paraissait très bien portant.

Le choléra en Espagne

Madrid, 5 juin. — La commission d'inspection médicale a commencé l'examen des liquides et du virus cholérique employés par le docteur Ferran pour l'inoculation.

L'opinion de la majorité des membres de la commission est que la vaccine du docteur Ferran contient le *bacillus virgula*, décrit par MM. Pasteur et Koch.

Depuis que le gouvernement a autorisé l'inoculation, le docteur Ferran l'a pratiquée à Valence même sur plusieurs médecins et quatre journalistes; tous, durant les vingt-quatre heures qui ont suivi l'inoculation, ont éprouvé tous les symptômes du choléra avec plus ou moins d'intensité. Le lendemain, a eu lieu une réaction favorable et rapide.

Les habitants de Valence, ainsi que les corporations, emploient tous leurs efforts pour dissuader le gouvernement de l'application des mesures sanitaires.

Hier et aujourd'hui, on a constaté à Valence plusieurs nouveaux cas de choléra.

El Imparcial annonce que deux cas suspects ont été signalés hier à Madrid.

Les élections en Autriche

Paris, 5 juin. — Les résultats partiels des élections législatives en Autriche, transmis ces jours derniers par le télégraphe, ne permettent pas encore de tirer une conclusion générale et de se faire une opinion définitive sur le caractère du prochain Reichsrath.

On peut, cependant, relever quelques faits caractéristiques. Le premier résultat, en quelque sorte général, qui se dégage des votes de ces derniers jours, c'est que le scrutin a été désastreux pour le parti allemand, qui se dit libéral et qui n'est que centraliste.

Un autre fait considérable, que les élections viennent de mettre en évidence, c'est l'accroissement de l'influence antisémitique. A Vienne même, qui est cependant considérée comme le siège principal du sémitisme, M. Pataï, avocat et ami de M. de Schœnerer, a été élu à une grande majorité.

Incidents au congrès anti-clérical de Rome

Rome, 5 juin. — Des incidents très vifs se sont produits au banquet du congrès anti-clérical qui a eu lieu à l'Hôtel-de-la-Croix. Un délégué espagnol M. Vives, ayant reproché aux délégués français d'avoir laissé leur drapeau entre les mains de la police, un d'eux s'est écrié : vous êtes des mouchards. Un tumulte s'en suivit. Les délégués espagnols se retirèrent. On parle de duels entre Espagnols et Français.

Troubles à Suez

Alexandrie, 5 juin. — On mande de Suez que les consuls ont dû intervenir pour rétablir l'ordre, la police étant insuffisante. La populace, surexcitée, a poignardé un Belge, qui avait tué un Grec. On craint de nouveaux troubles.

Eruption d'un volcan

Paris, 5 juin. — D'après des nouvelles reçues à La Haye, le mont volcanique de Krakato, qui, il y a trois ans, a été le théâtre d'épouvantables éruptions, donne de nouveau des inquiétudes. Les correspondances de la fin d'avril annoncent que, pendant plusieurs jours, on a entendu dans le voisinage du volcan des bruits souterrains accompagnés de flammes, qui jaillissaient d'un des cratères. Les rochers qui avaient émergé de la mer, lors des dernières éruptions, ont tout-à-coup disparu.

Destruction d'une ville

Paris, 1er juin. — Des dépêches de Pesth signalent la destruction par le feu de la petite ville de Nemethi, à 12 kilomètres de la capitale de la Hongrie.

Ce qui reste de Nemethi, c'est l'église, la cure, le collège et un petit îlot de maisons : tout le reste est détruit. On ne compte pas moins de 230 maisons réduites en cendres. Environ 2,000 personnes sont sans abri et dans la plus affreuse misère. Des secours ont été envoyés de Pesth et de Serokvar.

Parmi les victimes, il y a une femme, plusieurs enfants, un vieillard malade, qui expirait au moment où le feu a éclaté et dont on n'a pu emporter le corps.

M. JULES FERRY

Le rédacteur en chef d'un journal républicain de Limoges avait télégraphié ces jours derniers à M. Jules Ferry, pour demander à l'ancien ministre s'il ne viendrait pas prendre part aux débats sur les propositions de mise en accusation du ministère qu'il a présidé.

M. Ferry a répondu que telle n'était pas son intention et il a ajouté :

« Je n'ai **jamais reculé devant aucune discussion**, et je suis tout prêt à ajouter de nouveaux discours à tous ceux que j'ai faits sur les affaires du Tonkin

» Mais **les propositions de mise en accusation** ont un caractère particulier : non seulement **elles sont ineptes et odieuses**, mais **elles sont outrageantes**. Je **n'admets pas** qu'elles puissent faire l'objet d'une discussion sérieuse; que je puisse accepter, même pour un instant, le rôle d'accusé devant la Chambre, plaidant *non coupable*, avec les pires ennemis de la République pour accusateurs.

» J'ignore pour quelles raisons un certain nombre d'amis du dernier cabinet lui conseillent de prendre cette attitude ; je la considère, quant à moi, comme attentatoire à notre dignité. A aucun prix, je n'accepte un rôle dans cette triste parodie.

» Savez-vous bien, monsieur, que cette étrange procédure fait de nous la risée de l'Europe ? Si l'expédition du Tonkin fut un crime politique, la première chose à faire serait de rendre le Tonkin, comme l'Angleterre évacue le Soudan.

» Mais, au moment où la possession de cette riche province nous est définitivement acquise, quand la paix se conclut avec la Chine sur les bases par nous-mêmes établies, quand la politique militaire et diplomatique que nous avons poursuivie est justifiée par le succès, intenter un procès criminel au ministère qui a conduit et fait aboutir toute l'entreprise, n'est ce pas un défi au bon sens, à la morale, au patriotisme ? »

COULISSES DU PARLEMENT

SÉNAT

La commission relative à la proposition de loi sur le rapport des compagnies des chemins de fer avec leurs agents commissionnés, a entendu, aujourd'hui, le rapport de M. Cuvinot.

Il conclut, selon le vœu de la commission, au rejet de la proposition d'exception votée par la Chambre et lui substitue un contre-projet basé sur le droit commun.

CHAMBRE

La question qui continue à préoccuper le plus le monde parlementaire, est celle de la séparation des Chambres.

Le désir du gouvernement est que la séparation ait lieu vers le milieu de juillet ; les élections se feraient le 27 septembre, et les scrutins de ballotage le 11 octobre.

Toutefois, comme il faut tenir compte du nombre prodigieux d'amendements qui, au cours de la discussion du budget, seront présentés et soutenus dans un intérêt électoral, nous croyons, ainsi que nous l'avons déjà dit, qu'on ne se séparera pas, au plus tôt, avant le 1er août.

Au cours de la séance tenue aujourd'hui par la commission du budget et concernant le budget de l'intérieur, la question de la suppression des fonds secrets a été soulevée, et, naturellement, résolue par la négative.

Pour la forme, on a réduit le crédit de 10,000 francs, avec cette motion additionnelle, que ces fonds, qui s'élèvent à 2 millions, ne devront plus servir à subventionner des journaux ou agents politiques.

Alors, à quoi les emploiera-t-on ?

Le total des réductions opérées s'élève à 1,200,000 francs environ.

M. Bernard, député du Doubs, vient de saisir la Chambre d'un amendement au projet de loi sur le recrutement. Cet amendement, auquel se sont ralliés le ministre de la guerre et la commission de l'armée, a pour but d'exempter du service militaire l'aîné d'une famille de 7 enfants.

BARBEY-D'AUREVILLY
ET LA CRITIQUE

C'est presque avec attendrissement que j'ai ouvert le nouveau volume de Barbey-d'Aurevilly : *Les critiques et les Juges jugés*. Le premier volume de cette publication d'ensemble : *Les Œuvres et les Hommes*, dans laquelle se résume l'énorme labeur du grand critique, apparu, chez Amyot, il y a de longues années. Le second volume, *Les Bas bleus*, a été édité par Palmé; le troisième, enfin, vient d'être mis en vente chez Frinzine. L'éparpillement de ces volumes, le long intervalle qui les sépare, ne disent-ils pas l'indifférence du public, la timidité des éditeurs, l'atmosphère d'isolement dans laquelle vit l'écrivain, qui pourrait répéter avec le poète :

Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire.

Constater ceci n'est peut-être point écrire ce qui serait le plus agréable à l'auteur. « Tout homme, a-t-on dit, a trois caractères : celui qu'il croit avoir, celui qu'il veut qu'on lui croie, et celui qu'il a réellement. »

L'homme est le contraire du chat, qui est froissé dans son esthétique, quand on le caresse à rebrousse poil ; il aime mieux être loué à contre-sens, du côté de son personnage imaginaire, que d'être loué diligemment et simplement pour les nobles et sérieux mérites qui sont en lui.

Chez Barbey-d'Aurevilly, je l'ai dit déjà, le dandy m'a toujours laissé un peu froid. Une culotte m'a toujours semblé se rapprocher beaucoup d'une autre culotte, et je ne connais rien qui ressemble plus à un gilet qu'un second gilet. Je ne puis exprimer, en revanche, quel respect m'inspire le vieil écrivain glorieusement obstiné dans sa tâche, soignant son style comme si cent mille personnes l'écoutaient, chantant, dans le désert, comme il chanterait à l'Opéra, un jour de salle comble.